

Sarah Marco

*Accueillir quelqu'un,
c'est lui ouvrir la porte de son cœur,
lui donner de l'espace.
(Jean Vanier)*

Jissey

Sarah Marco s'avance dans un hall d'entrée recouvert de mosaïques noires et blanches et nous entraîne au fond de la maison, dans un jardin rempli de fleurs et de verdure. Nous nous asseyons autour d'une table peinte en rose assortie aux six chaises qui l'entourent. Dans ce jardin, tout est silence, à peine troublé par quelques cris d'oiseaux. Aucun son de l'avenue d'Aragon, assez bruyante, ne parvient jusqu'ici. J'appellerai cet endroit « un havre de paix » !

- Je vous sers à boire, nous demande-t-elle en français ?

- Oui, merci, répond timidement Claire, surprise que son interlocutrice parle si facilement la langue de Molière.

Elle part dans la maison et revient, tenant un plateau garni de trois verres et d'une bouteille blanche.

- C'est de la limonade que je fais moi-même. Vous m'en direz des nouvelles !

Claire est étonnée et attend que je commence à goûter pour en faire autant. Elle est comme ça, se reposant sur moi pour ce qui concerne les interrogations de la vie. Cela ne m'empêche pas d'admirer le cadre dans lequel nous nous trouvons. De nombreuses fleurs de toutes les couleurs courent le long du mur en s'appuyant sur un treillage en bois. Je peux reconnaître des dahlias, des fuchsias, des lauriers-roses mais également de nombreuses plantes grasses dont j'ignore les noms compliqués et qui apportent au décor un étonnant côté exotique. Par contre, la boisson est délicieuse. Je me souviens de celle de mon enfance, achetée à l'épicerie, sûrement fabriquée industriellement. Elle n'avait pas ce goût légèrement sucré et pétillant de celle que nous dégustons aujourd'hui.

- C'est du citron, de l'eau et du sucre. Je mets un peu de bicarbonate pour faire pétiller, mais ce n'est pas obligatoire.

Elle prend un instant de réflexion en sirotant son verre rafraîchi par quelques glaçons.

- Je vous ai écrit, commence-t-elle, lorsque j'ai pu avoir connaissance de l'adresse de Mr et Mrs Norton. Voici de quoi il s'agit. Après son séjour en Angleterre, ma mère s'est retirée en 1957, à Agadir, sa ville natale. Son mari, mon père, était mort depuis cinq ans et la seule famille qui lui restait était une sœur qui vivait dans cette cité balnéaire. Elle fit le voyage pour la rejoindre. J'avais moi-même une sœur et toutes les deux, nous

avons fait notre vie en Grande-Bretagne. Ma sœur s'est mariée à un banquier et moi j'ai épousé un industriel espagnol. Nous avons imaginé de grands projets. Mais ceux-ci furent balayés lorsque notre mère mourut sous les décombres de sa maison, le 29 février 1960. Ce jour-là, un terrible tremblement de terre rasa presque la ville entière. Il y eut des centaines de morts.

Elle s'arrête un instant pour boire un peu de limonade. Ses yeux se sont légèrement embués au souvenir de ce séisme. Elle reprend son souffle et continue son histoire :

- Lorsque nous nous sommes rendus dans sa maison, après son enterrement, nous recherchions des affaires, des papiers, des souvenirs lui ayant appartenu. C'est là que j'ai retrouvé la boîte en bois décorée où elle disposait les objets importants pour elle. Elle me l'avait montrée un jour et je me souviens de ses paroles : « *Dans cette boîte, il y a des choses que tu devras remettre à la personne dont le nom est mentionné sur une enveloppe* ». Je n'avais pas prêté attention à ce qu'elle disait étant donné qu'elle était encore jeune à l'époque et je ne la voyais pas disparaître aussi tôt.

Elle se tourne vers Claire et lui dit :

- Elle m'a dit aussi : « *Celle qui viendra aura un signe particulier* ».

Claire la regarde étonnée, se demandant quel signe étrange pouvait-elle apporter ?

- Vous devez avoir un tatouage ?

- Oui, là, j'ai un corbeau tatoué !

Elle dévoile son épaule gauche et nous découvrons le dessin de l'oiseau noir bien reconnaissable.

- Mon père me l'a fait faire quand j'avais seize ans, il disait que ce serait notre signe de ralliement. Ma mère avait le même.

- Oui, cela prouve que je sais qui vous êtes.

Je suis étonné que cette femme, habitant les Baléares, au milieu de la Méditerranée, connaisse Claire qui partage son temps entre Aix-les-Bains, Paris, Preston et Deauville ! Je garde pour moi cette réflexion.

Elle nous remplit les verres de limonade et, pendant que nous dégustons ce nectar, continue son histoire :

- Ma sœur est rentrée à Londres, peu de temps après. Je suis restée à Agadir pour m'occuper des affaires de ma mère. Je conservai la boîte avec moi. En fait, elle contenait peu de choses : une pochette multicolore et une grosse enveloppe. Ma mère m'a raconté l'histoire de leur provenance. Lorsqu'elle vivait à Londres, elle avait été appelée pour s'occuper d'une jeune maman dont le bébé allait bientôt naître.

Malheureusement, la mère mourut en couches, laissant la petite fille orpheline. Un homme bien habillé était présent dans la chambre, il portait un masque pour ne pas être reconnu. Seule, la maîtresse des lieux, la comtesse d'Essex, semblait connaître cet étrange personnage puisqu'elle lui parlait comme elle l'aurait fait à un frère ou un ami très cher. L'homme masqué prit un instant le bébé dans les bras et s'approcha de la mère pour l'embrasser sur le front. Une grande émotion régnait dans la chambre. L'homme, en quittant les lieux, remit à ma mère cette enveloppe et une pochette bariolée, en lui faisant promettre que ceux-ci devaient être donnés à ses parents adoptifs, lors de son départ pour la France, le mois suivant. Ma mère accepta de le faire. Elle vit l'homme masqué se retirer et comprit qu'il était le père. A la date prévue de l'arrivée des nouveaux parents, ma mère était souffrante et dut être hospitalisée pendant dix jours. Mon père crut qu'elle ne survivrait pas à une infection. A sa sortie, la petite et ses parents adoptifs étaient partis. Elle essaya de les retrouver mais sans succès.

Elle s'adosse sur sa chaise comme pour souffler. Nous sommes pendus à ses lèvres. Le soleil de méditerranée est vraiment chaud mais à l'ombre de ce jardin, l'air devient respirable. Elle continue son incroyable récit :

- Elle n'a jamais pu les joindre. Elle est donc morte dans les décombres de notre maison sans connaître la vérité sur ses papiers. A mon tour, je commençai les recherches en avril 1960. Par le biais d'une cousine dont la fille avait une liaison avec un agent consulaire britannique, je pus avoir les renseignements voulus. Il avait retracé le parcours de l'enfant et de ses parents adoptifs. La fille devait approcher la quarantaine et ses parents l'âge d'être à la retraite. Je transmis à cet employé d'ambassade une lettre expliquant toute l'affaire. Deux mois plus tard, je reçus un courrier par l'intermédiaire du consulat. Les parents étaient toujours en vie et en août, ils devaient se rendre à Dakar passer quelques jours de vacances chez des amis. Leur fille ne serait pas du voyage, ayant des obligations professionnelles. Deux jours plus tard, soit le 2 ou 3 septembre, ils envisageaient de se rendre à Agadir pour me rencontrer, intéressés par ce que j'avais à leur remettre.

Elle marque une pause :

- Nous avons attendu plusieurs jours, avant d'être informés par l'agent consulaire de l'accident d'avion, le 30 août, dans lequel ces personnes faisaient partie des victimes. Tout était à recommencer. Malheureusement, la fille de ma cousine avait

rompu avec l'employé du consulat et nous ne pûmes avoir d'autres aides possibles.

Je la sens émue par son récit. Tant de souvenirs l'assaillent et elle s'est tellement impliquée dans cette recherche :

- Mon mari était responsable d'un service bancaire à Londres et il devait revenir à Palma pour diriger l'agence de l'île et terminer, ici, sa carrière, jusqu'à la retraite. Nous avons fait l'acquisition de cette propriété, quelques années auparavant et il me demanda de venir le rejoindre. Je liquidais toutes les affaires de ma mère et vendais la maison d'Agadir. Dorénavant, je n'ai plus aucun lien familial avec le Maroc ; sa sœur, ma tante étant décédée depuis trois mois. Je suis rentrée ici. J'ai posé la boîte dans la bibliothèque et un jour de l'année dernière, peu après les obsèques de mon mari, j'ai décidé de me renseigner à nouveau pour retrouver cette enfant née en 1921 et lui remettre ce qui lui appartenait. Pas facile, ici à Majorque, de trouver une personne capable de vous renseigner. Une nouvelle chance s'offrit à moi : le nouveau directeur, remplaçant mon époux, venait de Grande-Bretagne et était apparenté avec un cousin qui travaillait à Scotland-Yard. Je ne pouvais avoir autant de chance. Je lui transmis, comme la dernière fois, un courrier expliquant ma démarche. Et j'ai reçu une réponse trois mois plus tard. Elle provenait de Suzanne Norton, la nurse de la fille de l'enfant. Je touchais au but et avais fait tout cela en mémoire de ma mère pour qu'elle se fasse pardonner de ne pas avoir remis ce qui vous revenait de droit, car dans sa lettre, Suzanne Norton, m'a fait part de son décès dans un accident d'avion.

- Oui, en Grèce. Mes parents sont morts, il y a cinq ans.

- Je suis désolée. Donc vous êtes leur fille ?

- Oui, leur fille unique.

Claire la regarde. Je sens que le souvenir de leur décès est encore trop proche pour elle. Ses yeux se sont embués de larmes. Sarah Marco s'en est aperçue et nous quitte un instant pour revenir avec la fameuse boîte. Elle la pose sur la table et propose à Claire de l'ouvrir. Mon amie prend son temps pour s'exécuter, complètement anéantie par l'émotion. Elle la caresse comme pour sentir sa forme sous ses mains. C'est une magnifique boîte décorée de fleurs de toutes les couleurs rappelant le jardin où nous nous trouvons. Le couvercle est arrondi dans les angles apportant à l'ensemble une certaine douceur. Un crochet de laiton maintient la fermeture. Claire le déplace doucement, avec tendresse, délicatement. A l'ouverture, nous découvrons l'intérieur garni d'un capitonnage

grenat faisant penser au décor d'une boîte à bijoux. Une pochette composée de tissu de toutes les couleurs est posée sur une enveloppe en papier ancien. Claire sort l'ensemble sur la table. Sarah l'arrête dans son geste :

- Ces papiers sont importants pour vous. Je sais que vous avez hâte d'en connaître le contenu. Je vous suggère plutôt d'emporter le tout, y compris la boîte dont je vous fais cadeau car elle me rappelle trop l'angoisse de ma mère et de regarder tout ça tranquillement à votre hôtel.

Claire semble ne pas comprendre ce que dit son interlocutrice, tellement envoûtée par ce qu'elle serre entre ses doigts. Depuis toutes ces semaines, elle était si angoissée de récupérer ces objets que maintenant qu'elle les tient en main, elle ne sait plus ce qu'elle doit en faire. Je la sens vidée de toute énergie. Elle semble tout à coup avoir traduit dans sa tête, les paroles de Sarah et a de la difficulté à s'exprimer :

- Vous avez raison. Nous allons rentrer.

Elle se lève mais Sarah Marco lui demande d'attendre encore quelques instants. Elle s'absente pour revenir avec un autre plateau contenant trois tasses, une théière et du sucre.

- Je vous ai préparé un thé à la menthe. C'était sa boisson préférée. Je voudrais partager ce moment avec vous.

Claire paraît sensible à ce geste du souvenir. Je n'ai d'yeux que pour elle. Mon rôle dans cette histoire touche à sa fin. Claire voulait que je l'accompagne pour récupérer ces objets. C'est là que je réalise que pour une fois, elle ne s'est pas préoccupée de mon avis. Le thé lui fait du bien et réchauffe son corps que je vois transpirer sous la chaleur de la méditerranée. A son sourire, je sais qu'elle apprécie cette boisson chaude qui sent bon la menthe.

* * * *